

# Mai 1968, un dialogue

Claire Auzias, Marie Joffrin

**Claire :** Que sais-tu de Mai 1968 ? Comment te représentes-tu les choses ?

**Marie :** Je viens d'une famille où l'on pensait Mai 1968, une famille de militaires. Les « événements » n'étaient jamais décrits avec précision (d'ailleurs on ne disait que comme ça : « les événements »). Dans mon imaginaire d'enfant, ce qu'il en restait, c'était cette impression de quelque chose de totalement indicible mais de terrible. Il était clair pour ma famille qu'il y avait un *avant* et un *après* et que depuis « les valeurs foutaient le camp », qu'on ne respectait plus l'autorité... Puis je n'en ai plus entendu parler jusqu'à mes études d'histoire, en classe préparatoire.

**Claire :** Et qu'est-ce qu'on en disait ?

**Marie :** Mes professeurs ont réussi l'exploit de dépolitiser Mai 1968, le cantonnant à quelques images d'Epinal (des photos de Gay-Lussac, des slogans, toujours les mêmes) et l'ont réduit à une sorte de révolution culturelle et artistique : les situationnistes, l'héritage du mouvement COBRA... En revanche, au fil de mes recherches, une image m'a marquée : la Une du *Nouvel Observateur* qui titrait « La France face aux jeunes » avec un Cohn-Bendit le visage en sang à côté d'un CRS sans visage.

On parle beaucoup Mai 1968 depuis quelque mois puisque c'en est le cinquantième anniversaire. Ce qui nous paraissait intéressant dans une discussion entre toi et moi, c'est l'écart de génération. J'ai 27 ans. Tu as vécu Mai 1968 lorsque tu avais... ?

**Claire :** J'avais 17 ans. Je suis née en 1951. Donc je fais partie de la jeune génération de 68. En Mai 1968, il y avait deux générations : les « jeunes » et les « vieux ». Dans les archives de police que j'ai

étudiées pour mon livre, les flics s'aperçoivent que dans les cortèges lycéens se trouvent des jeunes gens de 13 ans et sont stupéfiés : « ils ont l'ardeur de leur jeunesse et une très haute conscience politique. » Les « vieux » avaient 30 ans, ils avaient milité pour l'indépendance de l'Algérie, avaient porté des valises...

**Marie** : Je ne suis même plus sûre donc d'être la bonne personne pour t'interviewer. Je commence à ne plus faire partie des « jeunes militants ». Il faudrait une jeune fille de 15 ans en fait ! Comment puis-je penser Mai 1968 étant née en 1990 ? Et comment quelqu'un qui est né au XXI<sup>e</sup> siècle peut-il penser Mai 1968 ? Comment surmonter ce décalage générationnel ? Ce sentiment d'être trop jeune pour y comprendre quelque chose alors que Mai 1968 était précisément une affaire de jeunes.

**Claire** : Parmi ces « vieux », il y avait mon amie Françoise Routhier, personnage clef de Mai 1968 à Lyon. C'est elle qui est à la base de mon livre *Trimards* et je suis particulièrement fière d'en avoir fait le portrait politique. Et si la transmission entre les générations est le fil de notre présente discussion, c'est aussi une transmission entre femmes.

**Marie** : Parle-moi des femmes en Mai 1968.

**Claire** : Je te le dis tout de suite : il n'y a pas eu de féminisme en Mai 1968. Le mouvement féministe est né en France le 26 août 1970 avec la gerbe de fleurs portée à la femme du Soldat Inconnu. Par contre, dans les mouvements séditionnels se posaient des questions de femmes : avortement (car certains étudiants médecins pratiquaient des avortements clandestins), contraception (la pilule autorisée depuis 1967 commençait à peine à se répandre en France), le poids du patriarcat... Et c'est contre ce poids que nous nous sommes révoltés, les filles tout autant que les garçons. Ainsi que contre notre héritage historique (« Nous sommes tous des Juifs Allemands »), contre l'impérialisme et contre le capitalisme (par le biais du soutien des étudiants aux ouvriers). Les femmes étaient partout en Mai 1968. Il y avait malheureusement une division des tâches. Les femmes étaient beaucoup utilisées comme secrétaires. Il fallait vraiment une Françoise Routhier avec une voix de stentor et une autorité pour en imposer. Et être ainsi la seule femme leader politique de Mai 1968.

**Marie :** J'ai l'impression qu'il y a une obligation à penser Mai 1968. Certains vont même jusqu'à parler de le ressusciter. Mais en même temps on assiste à une commémoration aux allures mortifères. On enterre Mai 1968. Cela met très mal à l'aise.

**Claire :** Se dire « Mai 1968, d'accord à condition qu'on recommence tout de suite » est un discours de gauchiste, pas d'anarchiste. Car cela sous-entend en fait « on ne veut rien en savoir ». Mai 1968 a également été la célébration de la Commune cent ans plus tard. Il a fallu que tout le monde oublie la vertu des barricades, la possibilité de la guerre des rues, pour que l'insurrection urbaine redevienne possible. Aujourd'hui, le pouvoir en place ne laissera jamais faire, même s'il y avait un mouvement social fort. Ce qui n'est pas le cas.

**Marie :** On a d'ailleurs assisté au cours du mouvement de la loi Travail à un durcissement terrible de la répression, à une militarisation de la police de plus en plus forte.

**Claire :** Le pouvoir répressif a encore en mémoire la puissance de Mai 1968 et tant qu'il y aura cette mémoire active, même refusée, même déniée, même occultée, il ne pourra pas y avoir de réactivation de Mai 1968.

**Marie :** Que peux-tu me dire de l'après Mai 1968?

**Claire :** Contrairement aux idées dominantes, provenant pour l'essentiel des maoïstes, Mai 1968 n'a pas duré dix ans. C'est une représentation qu'il faut combattre. Mai 1968 est mort en juin 68 et nous sommes morts à ce moment-là, et nous ne nous en sommes jamais remis. Puisqu'on était tous morts après Mai 1968, il n'y avait pour nous qu'une chose à faire : de l'histoire, puisqu'il n'y avait plus d'actualité dans le présent. Et c'est ainsi que beaucoup ont surmonté cette défaite politique très grave, fondamentale, définitive de Mai 1968. Certains sont devenus anarchistes en refondant un nouveau mouvement anarchiste, d'autres sont partis fonder des communautés...

Ce qui a été réalisé par les gauchistes dans les années 1970 : la naissance du mouvement féministe, le FAR, le Larzac et LIP, les luttes antinucléaires, ne sont pas les fruits de Mai 1968. Au contraire, ils sont de petits bourgeons sur un sol entièrement fauché ; ils existent malgré la défaite de Mai 1968.

**Marie** : C'est l'analyse réactionnaire de voir dans tous ces mouvements post-68 comme une preuve d'un basculement contestataire et un rejet des valeurs traditionnelles. Certains libéraux, quant à eux, le réduisent à un moment de modernisation de la société.

**Claire** : Je me suis surprise à dire lors d'une interview : « nous n'étions pas vaincus et l'avenir le prouvera ». Bien que cette défaite ait été totale, nous ne sommes pas vaincus parce que la puissance imaginaire de ce que nous avons fait collectivement en Mai 1968 reste active et est inscrite dans l'Histoire et se transmettra dans l'Histoire, comme s'est transmise celle des Communistes et autres révolutionnaires hommes et femmes.

**Marie** : Comment tu expliques que la transmission soit si difficile au sein même du mouvement anarchiste ? Car soit on accole à Mai 1968 une nouvelle révolution qu'on appelle de nos vœux, soit des camarades qui ont vécu Mai 1968 évoquent entre eux leurs souvenirs mais sans transmettre aux jeunes générations.

**Claire** : Plusieurs explications à cette absence de transmission. Peut-être que certaines personnes n'y étaient pas et qu'elles ont vécu les événements par procuration. C'est le cas de beaucoup de gens, qui essaient de se reconstruire une histoire fautive et du coup ne peuvent rien transmettre.

**Marie** : Dans ces cas-là, on peut parler alors beaucoup de Mai 1968 mais jamais rien transmettre.

**Claire** : Il y a aussi la question du traumatisme, qui n'existe pas seulement dans les conflits et catastrophes mondiaux. Le traumatisme existe aussi à l'échelon individuel, personnel, subjectif. Nous sommes nés au combat en Mai 1968 et ce baptême du feu nous a été retiré juste après notre naissance. Et ce traumatisme a été tellement violent qu'il y a pu avoir un obscurcissement total de la mémoire. Certains de mes camarades de Bordeaux, qui étaient pourtant en plein cœur des événements, ne parviennent pas à raconter.

Le troisième frein à la transmission, c'est un défaut voire une défaillance d'analyse, individuel et collectif, de ce qui a été vécu. Mai 1968 a été un moment politique. Jean-Pierre Duteuil a raison sur ce point, c'est d'ailleurs le titre d'un de ses livres. Et il faut le dire et le redire car tous nos fossoyeurs s'évertuent à nous dire que Mai 1968 a été une révolution culturelle, la Joyeuse Fête.

**Marie :** Et après le traumatisme de la défaite, ça fait mal d'entendre ça?

**Claire :** Affreusement. C'est un crachat. Mais il s'explique par les rapports de pouvoir qui se sont joués au sein même des événements de Mai 1968. Rapports de pouvoir qui se jouent d'abord entre les grosses organisations et les petites. Parmi les modérées, UNEF, PSU, CFDT, qui n'ont jamais prétendu être révolutionnaires mais ont été essentielles à Mai 1968. Parmi les groupuscules, les maoïstes et les trotskystes avaient été très actifs avant Mai 1968. Mais pour les trotskystes, ce n'était que la répétition générale avant le Grand Soir, le 1905 de 1917. Quant aux maoïstes, Robert Linhart, le président de l'Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, avait qualifié les événements de mouvement petit-bourgeois. Lorsqu'ils se sont réveillés, tout était déjà fini à leur grand regret. C'est de là que vient la fable des « années 68 », pour leur permettre de faire leur révolution dix ans plus tard, d'inventer la Gauche prolétarienne... Il y a là un grave problème d'analyse politique qui nécessite une confrontation politique. De revenir sur les différentes stratégies des groupes et où ça a capoté. Mai 1968 n'a pas réussi à être vraiment pensé, analysé en profondeur comme un moment politique où il s'est passé quelque chose de fondamental. Car même si nous avons pu gagner la guerre des rues, au-dessus de nous se trouvait une instance bien d'accord avec De Gaulle : le PC et la CGT, bien décidés à maintenir une division du monde décidée par les accords de Yalta.

**Marie :** Pour préparer cet entretien, j'ai interrogé pas mal de personnes, dont des anarchistes. Certains, sur la question de la défaite de Mai 1968, sont moins pessimistes que toi. On m'a parlé d'avancées sociales importantes : augmentation de 35 % du SMIC, quatrième semaine de congés payés... Difficile d'imaginer arracher aujourd'hui 35 % d'augmentation du salaire minimum, et cela frappe la jeune génération.

**Claire :** Lots de consolation. Aucun anarchiste ne saurait s'en réjouir car ils sont le fruit des négociations de la CGT et le PC avec De Gaulle, présentés comme le prix du retour à l'ordre.

**Marie :** Et les anarchistes dans Mai 1968 ?

**Claire :** Mai 1968 est paradoxalement l'apothéose de l'anarchisme. Dans Mai 1968, il n'y a pas d'anarchistes à qualités, pas d'organisations libertaires présentes. Car la vieille garde des Maurice Joyeux,

Maurice Laisant, etc. s'est tellement opposée à la nouvelle génération anarchiste qu'elle a poussé dehors ces jeunes militants qui sont – entre autres – à l'origine du Mouvement du 22 mars. La vieille Fédération anarchiste a contribué à fomenter Mai 1968 par son opposition aux jeunes. Dès l'occupation de la Sorbonne, le livre le plus demandé était celui de Daniel Guérin, *L'anarchisme*.

**Marie** : Le premier livre que j'ai lu sur l'anarchisme, alors que je suis née en 1990.

**Claire** : Ça ne m'étonne pas. Et on n'a jamais autant parlé d'anarchisme qu'en Mai 1968. D'autant que pour l'opinion publique, tous ceux qui n'étaient pas au PC étaient appelés anars ! Et par désir d'identification, tout le monde voulait être anar, même ceux qui sortaient de groupes marxistes critiques. La forme prise par l'action en Mai 1968 est méthodologiquement et organisationnellement typiquement anarchiste : les comités d'action, les assemblées, l'autonomie...

**Marie** : Parle-moi du sujet de ton livre, ces Trimards, ceux que l'on appelait Zonards à Nantes ou Katangais à Paris. Ce sont des bloussons noirs ?

**Claire** : J'ai hérité des monumentales archives de mon amie Françoise Routhier et j'y ai découvert l'histoire du comité de soutien à ces fameux Trimards. En poursuivant mon étude en consultant les archives de police et en interrogeant des amis qui ont occupé la fac de Lyon, je me suis aperçue qu'il était urgent de rendre justice à nos camarades trimards. Il n'y a pas d'émeute, pas d'insurrection possible sans des gens comme eux. Et ce sont les grands oubliés de Mai 1968.

**Marie** : Ils faisaient mauvais genre à l'époque mais ils semblent toujours faire mauvais genre aujourd'hui. Personne ne les mentionne dans les célébrations du cinquantenaire de Mai 1968.

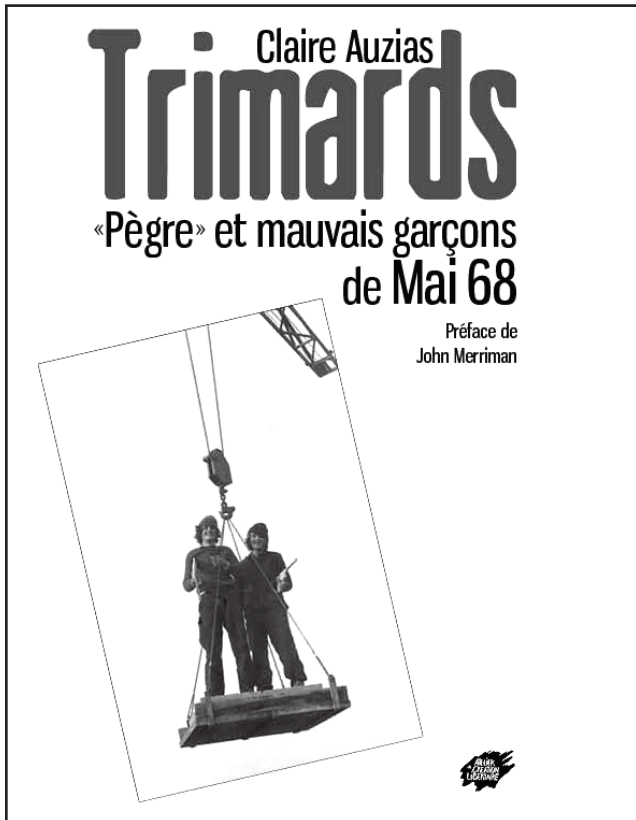
**Claire** : Sauf sous les traits de criminels ou de péquenauds analphabètes. Les Trimards ne sont absolument pas des « casseurs » (c'est-à-dire des militants organisés, qui pensent l'insurrection) mais sont au contraire issus des classes les plus populaires et n'ont pas de discours politique prédéfini. Dans les centres-villes aujourd'hui, on ne trouve plus de Trimards. Les pauvres ont été renvoyés vers les banlieues mais les Trimards renaissent lorsque ces

banlieues se soulèvent. Mai 1968 a été un moment de rencontre sulfureuse, difficile, entre les militants et des banlieusards durs et violents.

**Marie** : N'est-ce pas une des leçons de Mai 1968 pour ma génération : cette nécessaire collusion de populations et convergence de luttes ?

**Claire** : Absolument. Sans cette collusion qui féconde le mouvement social, il n'y a pas de soulèvement politique possible. Des populations comme les trimards apparaissent dans toutes les émeutes populaires. Ce sont les Gavroche de Victor Hugo et Eugène Süe. Ils doivent avoir leur place dans notre identité collective.

Claire Auzias, Marie Joffrin



Claire Auzias, *Trimards, « Pègre » et mauvais garçons de Mai 68*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2017, 491 p., ill